

LA VIOLENCE  
SOCIALE  
EN ALGÉRIE

**«La plus dangereuse création d'une société est un homme qui n'a rien à perdre.»**

(J. Baldwin)

Bien que l'on observe, en Algérie, une répulsion de plus en plus profonde des citoyens devant la réalité de la violence mise en œuvre au quotidien, la société algérienne reste encore régie par la conception collective de l'honneur du clan ou du lignage, l'affirmation virile et l'usage de la vengeance libre ; conséquence d'une désagrégation culturelle et sociale, qui a atteint le cœur de la société : la famille et l'école. En effet, dans les débats sur la violence sociale relevant des conditions d'existence, c'est toujours le même reproche que l'on adresse à ces deux institutions : elles déçoivent. Elles ne font rien pour combattre la violence. Mieux, elles l'attirent comme le cadavre attire les mouches.

Beaucoup d'espoirs étaient fondés sur la conviction que les enfants, dont l'enfan-

«niche développementale», dépourvue d'une totale absence de «psychologie parentale» ; qui renferme les croyances et les valeurs fondamentales ayant trait au développement de l'enfant et à son éducation. Elle donne l'image d'une institution, qui n'est plus en mesure d'imposer un quelconque code moral susceptible de gouverner les conduites et de façonner les identités culturelles. Elle n'est plus capable de faire plier ses membres à des règles et des normes, par une prise en charge constante et une surveillance de tous les instants. On assiste, en son sein, à l'effondrement de toutes les valeurs traditionnelles et des rites initiatiques structurants, qui confèrent à l'individu un vif sentiment d'appartenance ; et qui permettaient de révéler aux nouvelles générations le sens profond de l'existence, de devenir un citoyen et de participer ainsi à la culture de la communauté. La famille algérienne, en laissant «croître des inclinaisons vicieuses dans l'âme de ses enfants», ne prépare plus à la vie. Aujourd'hui, elle abrite des «abus»

**L'école continue de fabriquer des sujets, qui restent engagés dans diverses «orientations mystiques» ; et qui pour cette raison sont incapables de penser correctement. Abandonnée aux ténèbres et à l'aveuglement, cantonnée dans un strict rôle technique d'instruction, et non d'éducation, l'école algérienne ne procure plus à l'enfant les conditions d'une bonne «croissance cognitive»**

ce se déroule dans une bonne atmosphère éducative à la maison et à l'école deviendront des hommes équilibrés et des hommes civiques. Or, on s'aperçoit que la famille et l'école n'assument plus leur fonction «régulatrice» dans les comportements anormaux, et l'«autocontrôle» des pulsions d'agressivité de l'individu.

De nombreux éducateurs spécialisés s'accordent, aujourd'hui, à dire que ces deux institutions normatives ne constituent plus de puissants «amortisseurs», dans l'extrême complexité du phénomène violence sociale. Elles n'opèrent plus de liaison avec la société et ne perpétuent plus la nature du «lien social», par un ensemble de schémas de conduite adaptés et de valeurs appropriées.

La famille et l'école ont perdu leur caractère de sérieux et d'efficacité, pour développer les qualités utiles à la société : elles sont devenues des foyers de tension, de désordre et de violence. Les pulsions et les passions, qui se déroulent au sein de ces deux institutions sociales fondamentales, n'ont plus de limite : elles vont toujours un peu trop loin.

#### La famille et l'école menacent la société d'effondrement

Ayant perdu leurs traits caractéristiques et une bonne partie de leur densité morale, la famille et l'école ont atteint un irrévocable processus de décomposition ; en se transformant en des institutions d'«expulsion» et non d'«intégration».

Elles ne sont plus en mesure de proposer une mise en forme du comportement humain, avec un ensemble de règles et de normes, qui seraient claires, convaincantes et bien fondées. Elles menacent, dit-on, la société de déstabilisation, voire d'effondrement. C'est ainsi que la famille n'indique plus de chemin à suivre : «Chacun fait ce qu'il veut». Elle n'est plus le lieu où l'on construit des règles et des normes de comportement, initie à la maîtrise des pulsions, éveille à la sensibilité morale et cultive la pudeur.

La famille algérienne est devenue une

extrêmes de toutes sortes, qui viennent impunément se réfugier dans l'espace de la maison ; et autour desquels chacun préfère garder le silence et l'obscurité.

L'école, elle, continue de fabriquer des sujets, qui restent engagés dans diverses «orientations mystiques» ; et qui pour cette raison sont incapables de penser correctement. Abandonnée aux ténèbres et à l'aveuglement, cantonnée dans un strict rôle technique d'instruction, et non d'éducation, l'école algérienne ne procure plus à l'enfant les conditions d'une bonne «croissance cognitive» : «La façon dont les êtres humains apprennent graduellement à se représenter le monde dans lequel ils opèrent...» (Bruner). Elle ne l'aide pas à accéder à de nouvelles manières de regarder le monde. C'est une école de la passivité et du conformisme, qui ne répond plus aux vrais problèmes de l'éducation et aux besoins de l'enfance et de la jeunesse de notre temps.

Fermée au langage des idées et des valeurs nouvelles, simple lieu où l'on occupe les enfants à écouter, à copier et à réciter, l'école a contribué pour une large part à la propagation de l'abrutissement intellectuel, du fanatisme idéologique et de la passivité politique de la jeunesse. Conservatrice et réactionnaire, elle ne constitue plus un lieu décisif de production de sens, d'expérimentation et d'innovation. Fonctionnant sur un «style éducatif» particulier, qui vise essentiellement à «surveiller» et à «punir», elle prend l'allure d'une institution cuirassée de coercition : un espace clos et délimité, séparé du monde et de la vie.

La désertion généralisée des valeurs et le manque de socialisation sont à la racine du malaise de l'école algérienne. C'est ainsi que des disciplines comme le sport, le chant, le dessin, la danse, la musique, le théâtre, etc. y sont très peu favorisées. Ces matières, qui ont toujours illustré l'idéal de la Cité en matière de «socialisation» et de «fertilité culturelle», ne sont plus considérées comme des éléments fondamentaux dans l'éducation et la formation du citoyen. Elles ne participent plus

à former le «corps sensible». Aujourd'hui, dans les trois ordres de l'enseignement traditionnel (le primaire, le secondaire et l'universitaire), le prestige et l'autorité des enseignants ont complètement disparu. Pour le jeune Algérien, son professeur n'est jamais que celui qui «lui vend des connaissances et des méthodes pour de l'argent».

Les mécanismes d'enculturation et de socialisation, effectués par la famille et secondairement par l'école, ne fonctionnent plus convenablement. Ils continuent de distiller une forme de violence diffuse, douce et muette, qui pénètre profondément les conduites sociales, les attitudes et les mentalités. Ce sont des mécanismes d'enculturation et de socialisation qui ne participent plus à produire la véritable éducation, celle qui doit veiller à ce que l'homme ne devienne pas inhumain, «barbare», c'est-à-dire hors de son essence véritable.

#### Une société dont le futur apparaît comme menaçant et incertain

En somme, la société algérienne, par le biais des deux institutions sociales que sont la famille et l'école, n'a pas su imposer des comportements pro-sociaux et présider à la formation d'une «conscience morale. Elle n'a pas su, en effet, donner un sens et une valeur morale à l'existence humaine, à la vie et au monde ; c'est-à-dire inventer un «projet d'existence» qui puisse délivrer l'homme de ses colères, de ses peurs et de ses haines. C'est une société qui a plongé ses racines dans l'espace des régimes dictatoriaux, qui pratique systématiquement la «gouvernementalité du ventre» (A. Mbembe) avec la fraude et la corruption : deux actes graves de trahison à l'égard du peuple.

Se nourrissant beaucoup plus d'images du passé que de celles de l'avenir, elle continue de rechercher dans l'«hérité», plutôt que dans l'«héritage», l'explication de ses échecs. Ses habitants, ravagés par la colère et la frustration, ont basculé dans la rupture radicale et frontale avec leurs dirigeants qu'ils considèrent comme étant des hommes semi-illettrés et fondamentalement corrompus. Sa jeunesse, voyant ses exigences personnelles méprisées,

**L'Etat n'est plus l'organe de la communauté nationale : il a perdu sa réalité ontologique. Il ne régule plus la vie des citoyens. Il est devenu un simple lieu d'enrichissement d'un cercle fermé d'«oligarques privilégiés», qui assume si peu de responsabilité pour le bien public.**

n'est plus attachée à la famille et à l'école, ne voit plus l'intérêt de l'éducation et de la formation, ne croit plus dans la validité des règles sociales et morales et ne supporte ni discipline ni hiérarchie. Témoin de tant de «mesquinerie humaine», la jeunesse algérienne est devenue sourde au discours de l'ordre et de la loi. Aujourd'hui, sa «friandise mortifère» c'est la violence de «tous contre un», une forme de violence gratuite de caractère dionysiaque, qui brave l'interdit et à qui les Anglo-Saxons ont donné un nom : lynching (lynchage). Armés de couteaux et d'épées, des groupes de jeunes n'hésitent plus à s'affronter d'une manière féroce. Pour ces groupes de jeunes, à qui l'on a appris qu'il faut mourir pour pouvoir vivre, le lynchage est devenu une pratique légale, un acte de justice, un jugement de Dieu, qui ramène la paix dans le groupe et apaise la com-

Par Belkacem Lalaoui

munauté. Les jeunes, en Algérie, ne deviennent pas violents du jour au lendemain. Ils y viennent tranquillement. On les accompagne avec des youyous. L'Etat, lui, n'est plus l'organe de la communauté nationale : il a perdu sa réalité ontologique. Il ne régule plus la vie des citoyens. Il est devenu un simple lieu d'enrichissement d'un cercle fermé d'«oligarques privilégiés», qui assume si peu de responsabilité pour le bien public. Pour ce qui est de la justice, elle se caractérise, quant à elle, par l'usage de la «lustration». Il s'agit, là, d'un vocable que l'on utilisait dans l'«ancienne Tchécoslovaquie» pour donner une nouvelle virginité à son passé politique ou bien pour que le mal, la faute, la souillure, qu'on ait pu commettre dans le passé ne soit pas punis. Quant à l'intelligentsia, elle est devenue bègue.

#### Une société rude dans son expression à l'intérieur et à l'extérieur

En définitive, la société algérienne donne l'image d'une communauté rude dans son expression à l'intérieur et à l'extérieur, qui vit exclusivement sous l'emprise de certaines émotions fortes et des mouvements affectifs extrêmes. Elle se caractérise, aujourd'hui, par la pratique du «lynchage» ; autrement dit, par la brutalité organisée et rationalisée. C'est une société, qui ne ressent plus spontanément la misère de l'autre.

Pure juxtaposition d'individus, elle reste, cinquante-trois années après l'indépendance, divisée en deux communautés parallèles : celle des «gens d'en haut» (les «gens de bien») bénéficiant de l'«impunité zéro», et celle des «gens d'en bas» (les «gens de rien») à qui l'on continue d'appliquer la «tolérance zéro». Avec cette bipolarisation, on aboutit d'un côté à une minorité de personnes possédantes, égoïstes et tyranniques, plongées dans un festin de privilèges, comme du temps de la gouvernance coloniale ; et de l'autre côté, à une masse indigène amorphe, qui continue de s'enfoncer décennie après décennie dans

la superstition, l'idolâtrie et la sorcellerie, voire dans les fanatismes religieux et politiques de toutes sortes. Tout ceci donne l'impression à l'«homme occidental» (selon la belle formule d'Edward Saïd), que l'Algérie est un pays musulman lointain principalement désertique ; avec des moutons, des chameaux, des cheikhs, des imams en formation, des mosquées en construction, des stades en rénovation, des hôpitaux inachevés, des salles de cinéma et de théâtre fermées, des écoles et des universités en grève, des familles humiliées, des femmes et des enfants violés, une jeunesse tourmentée, des vieux abandonnés, des gens avec des couteaux entre les dents, des terroristes, etc. Un pays, peuplé d'hommes et de femmes ayant divers défauts psychologiques. Un pays, où «le centre est partout, la circonférence nulle part».

Un pays, où la corruption est devenue une vertu : une disposition intérieure permanente, un état habituel.